

Nom du témoin : DANNER Lucien.

Date de naissance : 8 avril 1922.

Lieu de naissance : Thionville (Moselle).

Professions : employé de bureau, employé à la S.N.C.F. (retraité).

Date de l'interview : 21 décembre 1999.

Durée : 2 heures.

Langues utilisées : Français et Alsacien.

Témoignage recueilli par : Danner Mathieu et Danner Madeleine.

Thèmes : RAD - Front de Russie (1943) - Détention à Tambov (1943 - 44) - Algérie.

Mots clés : R.A.D. , incorporation de force, affectation à Leoben (Steiermark) en Autriche, front russe, détention à Tambov, Algérie.

- Mon enfance et ma scolarité

Je m'appelle Lucien Danner. Je suis né le 8 avril 1922 à Thionville, à 30 km du Luxembourg, de mère Lorraine et de père Alsacien. Ma mère était née en 1887 à Berthelming, près de Sarrebourg, en Moselle. Mon père était né en 1878 à Châtenois, il ne parlait que la langue allemande car l'apprentissage du français était interdit dans l'Alsace intégrée au Reich. Ma mère me disait toujours qu'il faisait bon vivre lors du règne de l'empereur Wilhelm II. Notre famille était francophile. Mon grand-père lorrain : Pierre (1850 – 1930) avait été soldat français durant la guerre de 1870. Il faisait partie d'un régiment de voltigeurs, avec un pantalon rouge. Il fut fait prisonnier à Gravelotte (près de Metz) lorsque le général Bazaine capitula avec 80.000 hommes. Il fut fait prisonnier par les Allemands qui ne leur donnaient rien à manger. Ils avaient très faim et mangeaient des rats et des souris.

A l'âge de 3 ans, je suis allé à l'école maternelle à Thionville, où j'ai habité jusqu'en 1928 dans la rue Brûlée.

Nous avons ensuite déménagé à Basse-Yutz au 25 de la Rue Kléber, dans une cité de cheminots car mon père était employé à la S.N.C.F. Mon frère Oscar y a vu le jour en 1928.

Je suis allé à l'école primaire, dans cette cité de cheminots, dans la classe de Monsieur Kehr. L'école était moderne, il y avait même des bains et des douches dans cette nouvelle construction.

J'ai été envoyé ensuite dans un collège apostolique situé à la Robertsau, à Strasbourg, où je suis resté durant 3 ans, de 1933 à 1936, en classe de 7^{ème}, 6^{ème} et 5^{ème}. Nous y apprenions 3 langues : le français, le latin et l'allemand. Puis j'ai été envoyé à Augny, près de Metz, en classe de 4^{ème} et ma mère est tombée gravement malade, c'est pourquoi je ne suis plus retourné au collège après Noël 1936.

Nous sommes restés à Basse-Yutz jusqu'en 1935. Mon père fut alors mis à la retraite et il voulut rentrer chez lui, à Châtenois, dans son pays natal. La vie se passait bien, le salaire puis la retraite de mon père suffisaient à entretenir la famille.

Dans ma famille, j'avais deux oncles qui avaient déserté durant la Première Guerre Mondiale. Le premier avait déserté en France et l'autre en Russie, mais il faut dire que l'on parlait très peu de ce conflit à la maison.

A la maison, on parlait seulement le dialecte. Je le pratique encore aujourd'hui avec mon petit fils. Avec cette langue, on peut facilement parler avec des Allemands, Suisses, Autrichiens.

Pendant ma vie active, j'ai exercé les métiers d'employé de bureau chez un grossiste en articles de ménage de 1937 à 1942 et pendant 33 ans employé à la S.N.C.F. (1945 - 1978).

- Le début de la seconde guerre mondiale

Je suis devenu apprenti employé de bureau le 1^{er} septembre 1937 dans l'entreprise « Schupp » installée à Châtenois. Après deux ans d'apprentissage, j'ai été nommé « facturiste ».

Lorsque la guerre a éclaté, j'avais 17 ans. Tous mes collègues de travail ont été mobilisés et je me suis retrouvé seul, pour tenir ce magasin, avec une dame.

Le 18 juin 1940, les soldats allemands se sont installés à Châtenois et l'un d'entre-eux a demandé à ma mère s'ils étaient encore loin de l'Angleterre. Ma mère lui a répondu que c'était encore très loin. Ils pensaient déjà être proche de l'Angleterre. Ce soldat était issu du régiment « *Grossdeutschland* » et il était certain de gagner la guerre. Du jour au lendemain, tout a été marqué en allemand (Mairie est devenu Rathaus ...). Toutes les factures ont été rédigées en allemand au magasin où je travaillais.

A Châtenois, il y avait des soldats polonais, prisonniers, qui avaient été logés dans une filature. Les habitants de Châtenois leur donnaient parfois du pain car ils n'avaient pas grand chose à manger, mais les Allemands ne le voyait pas d'un bon oeil. Ces prisonniers confectionnaient des bagues grâce à des pièces françaises qu'ils faisaient fondre, en échange, ils recevaient du pain. L'un d'entre-eux me donna une bague que je conserve aujourd'hui encore.

Un jour, en 1941, une bagarre éclata lors d'une réunion des Jeunesses Hitlériennes. Les tables furent renversées dans le local où se tint la réunion. L'un de mes camarades de Châtenois : Pfrimmer Adolphe participait à cette réunion. Tous furent envoyés au camp disciplinaire de Schirmeck. Puis à leur libération, ils furent directement envoyés au front russe. Pfrimmer Adolphe déserta en 1943 et passa chez les Russes. A la mairie de Châtenois, il était inscrit comme étant déserteur.

- Le Reichsarbeitsdienst

Durant la première partie du conflit, je n'ai pas été dans une association hitlérienne mais j'ai été incorporé dans le R.A.D. d'avril à septembre 1942. J'ai été envoyé à *Sudmühle* près de *Münster*, en Westphalie, puis près d'*Osnabrück*. Là, je me trouvais sur un terrain d'aviation qu'on était en train d'agrandir dans la petite localité de *Achmer*. Les avions Stukas et Messerschmitt étaient camouflés avec des branches d'arbres et de la verdure pour que les avions anglais ne les repèrent pas. *Osnabrück* était une ville assez grande. Les Anglais venaient bombarder la ville toutes les semaines dans la nuit de vendredi à samedi. Les habitations étaient bien atteintes par les bombardements et souvent il ne restait plus une tuile sur les toits.

Lors des bombardements, il fallait sortir de la baraque, en pleine nuit, et gagner des tranchées spécialement creusées à cet effet. L'adjudant nous disait : « *Wollt ihr machen dass ihr raus kommt, da schleichen sie wie die Großväter !* » Les Anglais lançaient également des tracts disant que la guerre était maintenant perdue pour l'Allemagne.

Un jour, j'ai dû aller dans une buanderie en ville pour le R.A.D. Dans cette buanderie, j'ai vu des prisonniers français originaires de Rouen et de Normandie. J'ai parlé quelques mots avec eux et je leur ai donné des cigarettes. L'adjudant allemand qui m'accompagnait n'a pas apprécié et m'a regardé d'un air méchant. J'ai vu également des civils Russes prisonniers qui marchaient pied nu dans la ville. Alors un soldat allemand a dit : « *Würmer, fressen sie die Hunde, Würmer ...* » puis je me suis dit que s'ils avaient quelque chose à manger, ils n'auraient pas eu besoin de manger des vers de terre.

- L'incorporation de force dans la Wehrmacht

Le 26 septembre 1942, j'ai été renvoyé dans mon foyer à Châtenois. L'adjudant allemand m'a dit : « *les Alsaciens-Lorrains rentrent de nouveau chez leur maman et les Allemands du Reich vont au front ...* ».

Le 27, je suis arrivé à Châtenois, et le 28 je travaillais déjà dans une usine aéronautique qui s'appelait « OHM » à Châtenois. Ma mère m'avait cherché un emploi pour éviter que je sois incorporé dans la Wehrmacht. J'ai été employé de bureau pendant 15 jours et le 12 octobre 1942, j'ai été incorporé de force dans la Wehrmacht.

Le Gauleiter Wagner avait en effet décidé, par le décret du 25 août 1942, que tous les Alsaciens-Lorrains seraient incorporés dans l'armée allemande. Il avait dit que l'Alsace avait la chance de participer au grand Reich et devait de ce fait faire quelque chose pour le Reich. La plupart des jeunes étaient hostiles à cette incorporation mais on ne pouvait pas s'y opposer car les familles des jeunes qui refusaient de servir l'Allemagne, étaient mises dans des camps et tous leurs biens étaient confisqués. Ma mère me dit : « *Si tu n'y va pas, c'est ma mort* ». Je n'avais donc pas vraiment le choix.

Une dame âgée de Châtenois me dit : « *Les Allemands incorporent les Alsaciens-Lorrains, ils ont perdu la guerre !* » Son fils aîné : Steiner René, étudiant ayant fait de brillantes études en Suisse, fut également incorporé de force, il ne revint plus de la guerre.

Un proverbe alsacien dit la chose suivante : « *Si le diable a beaucoup faim, il mange même les mouches !* » Le diable c'étaient les Nazis, les mouches nous autres Alsaciens-Lorrains...

- Mon affectation à Leoben en Autriche

La classe 1922 a été la première à être incorporée dans l'armée allemande. Nous avons pris le train à la gare de Sélestat et nous sommes partis vers *Leoben* en Autriche. Il y avait d'autres Alsaciens dans la même compagnie que la mienne, dont 3 de Kintzheim et quelques autres. Je suis resté à Leoben du 12 octobre 1942 au 1^{er} février 1943.

J'ai été intégré au 138^{ème} Gebirgsjäger Regiment – 7^{ème} Compagnie (basée à Leoben).

Là, j'ai rencontré toutes sortes de nationalités : des Tchèques, des Polonais, des Yougoslaves, des Tyroliens et même deux Suisses. Ces deux personnes habitaient à St Gallen en Suisse mais ils avaient des biens en Allemagne et étaient considérées comme des Reichsdeutsche.

S'ils avaient refusé de servir dans l'armée allemande, tous leurs biens auraient été confisqués et leurs familles mises en prison. Ils n'avaient, eux non plus, pas vraiment le choix. Mais l'un de ces Suisses voulait désertier. Il m'a dit qu'il ne veut pas aller en Russie et il m'a proposé de venir avec lui lors de son évasion vers la Suisse. Il me dit qu'il avait encore une veste et un pantalon civil pour moi. Je lui ai demandé où il avait ces vêtements civils. Il m'a répondu qu'il avait ces habits dans un coffre, dans une chambre d'hôtel en ville. Il me dit que nous partirions un samedi soir et que nous serions dès le dimanche matin à la frontière austro-suisse. Il connaissait très bien cette région frontalière car étant jeune, il jouait toujours dans ces forêts. Il fallait profiter du fait que le dimanche était une journée sans appel au camp de Leoben. Ainsi notre disparition n'aurait été remarquée que le lundi matin alors que nous aurions déjà été en Suisse. J'ai alors été affecté dans les écuries du camp où il faisait bien chaud. C'est pour cela que j'ai décidé finalement de ne pas partir avec le Suisse. Le Suisse est bel et bien parti. Je n'ai rien dit à personne, pas même à mon meilleur camarade originaire de Kintzheim. J'ai appris par la suite qu'il avait été arrêté en passant la frontière par des sentinelles allemandes camouflées. Il est revenu à la caserne les mains menottées. Par la suite je ne l'ai plus revu. J'ai alors fait un signe de croix de n'être pas allé avec lui. Il a sûrement été

fusillé comme déserteur de l'armée allemande.

- Rencontre de deux Polonais incorporés de force dans la Wehrmacht

Les deux Polonais étaient originaires de Haute-Silésie. Ils étaient incorporés de force comme les Alsaciens-Mosellans. Ils s'appelaient Gotsch et Kania. Gotsch me demanda de faire le rapport car il ne parlait pas bien l'allemand. Tous les soirs, le sous-officier passait à notre chambre avant l'extinction des feux. Il fallait faire un rapport :

„Jäger Gotsch zum Stubendienst kommandiert meldet : Stube 9 belegt mit 11 Mann und ein Obergefreiter, Stube gereinigt, Spinnte verschlossen, alles in Ordnung !“

L'adjudant était tellement fanatique qu'il montait même sur une chaise afin de voir si nous avions enlevé la poussière sur la lampe. Tous les soirs c'était le même cirque qui recommençait. Le matin, il nous réveillait avec un sifflet en disant : « *Kompanie aufstehen* ».

Gotsch me raconta qu'en septembre 1939, il était soldat dans l'armée Polonaise. Il tira pendant deux semaines sur les chars allemands. Il me demanda pourquoi les Français n'avaient pas aidé les Polonais. Je lui répondis que nous ne pouvions rien faire. Il me répondit : « *Dans ce cas, on ne fait pas de belles promesses !* ». En effet, les Français avaient conclu un pacte avec la Pologne : si la Pologne était agressée par l'Allemagne, les Français auraient dû attaquer l'Allemagne. Ils ne l'ont pas fait. Je lui dis encore : « *Nous sommes dans le même cas que vous, les Allemands occupent aussi notre pays et ils sont même à Paris* ». Gotsch pensait qu'une intervention française en septembre 1939 aurait pu changer le cours de la guerre.

- Noël 1942

Les fêtes de Noël 1942 furent bien tristes car il y avait de grandes batailles en Russie, près de Stalingrad. Noël ne fut pas fêté dans la caserne à cause des défaites allemandes en Russie. Mais on ne parlait pas de défaite mais plutôt de retraite victorieuse. Le jour de Noël, j'ai mis mon uniforme de parade avec le képi et j'ai quitté la caserne de bonne heure, avant le réveil des autres soldats. Puis je suis parti en ville et j'ai assisté à la messe de Noël à la cathédrale de Leoben. Ensuite, je suis allé dans un café pour prendre le petit déjeuner. Grâce aux cartes de rationnement qu'une tante m'avait envoyées, j'ai pu prendre des petits-pains. J'ai ainsi échappé à la corvée de pluches de pommes de terre comme cela se faisait tous les dimanches matin.

- Le départ pour la Russie

Nous avons ensuite été affectés à la compagnie de marche et le 1^{er} février 1943, nous sommes partis pour la Russie. J'étais avec un camarade de Kintzheim qui a aussi dû aller en Russie : Stadler Raymond habitant aujourd'hui à Petit-Quevilly, près de Rouen.

Nous sommes montés dans un wagon à bestiaux. Nous devions nous occuper des chevaux qui partaient eux aussi pour la Russie. Il fallait les nourrir (environ 10 chevaux) et leur donner de l'eau que nous cherchions lorsque le train s'arrêtait dans les gares du parcours. Nous ne connaissions pas notre destination, mais j'ai vu 2 gares qui s'appelaient Brno et Low, et j'ai compris que nous allions en Russie. Finalement, nous sommes arrivés à Minsk en Russie méridionale (« *Mittelabschnitt* »), le 7 février 1943. Dans cette gare de triage de Minsk, j'ai rencontré un soldat qui avait un brassard tricolore autour du bras (bleu - blanc - rouge). Je l'ai vu derrière un wagon, pataugeant dans 20 cm de neige. Je lui demandais alors ce qu'il faisait ici . Mais il ne m'a pas répondu, et tête baissée, il est parti sans dire un mot.

Il devait certainement avoir froid, cette situation ne devait pas vraiment lui plaire. J'ai appris par la suite qu'il s'agissait d'un soldat de la légion tricolore, c'est-à-dire des volontaires français combattant avec l'Allemagne.

En s'engageant, il n'a pas dû penser que les conditions en Russie étaient si mauvaises. Il n'a pas dû comprendre pourquoi un soldat allemand parlait français !...

Le train a redémarré et s'est arrêté à Orscha. Les sacs des soldats ont été mis sur des camions, mais nous autres, avons dû marcher dans la neige pendant 15 km jusqu'au village. Quand j'ai vu ce village, j'ai cru être au temps des Gaulois. Toutes les maisons avaient des toits de paille, les habitants étaient pauvres comme Lazare.

Un jeune Russe de 4 ans environ, pataugeait dans la neige, sans aucun vêtement. Cette atmosphère ne me plaisait pas du tout. L'adjudant allemand, ne voulait pas que nous nous arrêtions par peur des partisans russes. J'étais toujours parmi les derniers, pensant pouvoir m'évader. En arrivant dans notre village où nous étions affectés, le lieutenant vint et nous fit un discours. Nous faisons alors parti du 138^{ème} régiment de chasseurs alpins. J'étais assis sur mon sac et j'ai bu un coup de schnaps que j'avais emmené d'Alsace.

Il nous a dit : « *Heil Gebirgsjäger, vous savez qu'ici il y a des partisans, en cas d'attaque je pense que vous vous défendrez, comme vos camarades qui ont renvoyé les Anglais à la mer, à Narvik, en Norvège* ».

Mais il ne restait pas beaucoup de soldats dans le régiment qui avaient combattu en Norvège, en 1940. Tout au plus quelques vieux soldats, mais vraiment pas beaucoup.

Nous avons été hébergés dans une maison et le soir j'ai fait une visite aux Russes. Un vieil homme de 70 ans habitait à côté. J'ai pris le mousqueton et je l'ai jeté dans un coin afin de lui faire comprendre qu'il ne devait pas avoir peur. Dans mes cartouchières, il y avait des cigarettes, il a ainsi compris que je n'étais pas hostile. Le Russe m'a donné une vingtaine de pommes de terre de la grosseur d'une bille. Il était tellement pauvre et son cheval n'était qu'un squelette ambulante. Je suis reparti dans ma chambre et nous avons fait cuire ces pommes de terre. Nous les avons mangées avec un peu de sel. Même l'épluchure y est passée

...

Je suis allé voir l'adjudant chef au bureau. Il tapait sur une machine à écrire. L'éclairage consistait en deux petites bougies placées de part et d'autre de la machine à écrire. Il n'y avait bien sûr pas d'électricité. Il me demanda : « *Qu'y a-t-il de nouveau ?* ». Je lui répondis : « *J'aimerais savoir quand je pourrais partir en permission ?* ». Il me dit simplement :

« *D'abord ceux qui étaient à Narvik* » La discussion était close.

- Février - juin 1943 : la Biélorussie - intégré au train (Tross)

Nous sommes restés dans ce village de février à juin 1943. J'avais avec moi deux Russes qui montaient la garde dans les écuries. Les Russes portaient l'uniforme allemand mais ils n'avaient pas de fusil. Ils parlaient un peu l'allemand. Je leur ai demandé pourquoi ils font partie de l'armée allemande. Ils m'ont répondu qu'ici, ils avaient à manger et que dans les camps de détention allemands, il n'y avait rien. Ils remplaçaient deux soldats allemands qui pouvaient ainsi être envoyés au front. On les appelait : « *Hilfswillige* ». Un autre jour, je leur ai demandé comment on dit : « *Camarades ne tirez pas, je suis Français* » (*Towarish niestrilan ya Franzus*). Ils me l'ont dit et chaque fois que je les voyais, je le répétais pour voir si je ne faisais pas de fautes de prononciation. Ils répondaient que c'est bien. Je pensais pouvoir me servir de ces quelques mots de russe en cas de désertion.

Une nuit de février 1943, j'étais de garde dans les écuries de ce village situé près d'Orscha, entre Minsk et Smolensk. Il y avait également un soldat d'origine russe avec moi. La nuit, je dormais sur une botte de paille (ceci était formellement interdit). J'avais dit au soldat russe,

qu'en cas de contrôle, il devait vite me réveiller. L'officier de service passait souvent pour voir si tous les soldats étaient bien à leur poste car il y avait des partisans dans la contrée. Les chevaux n'avaient pas grand chose à manger sauf de la paille et de l'eau.

Une nuit donc, quelqu'un frappa à la porte de l'écurie. Je lui ai demandé le mot de passe. Il ne m'a pas répondu mais il m'a demandé s'il pouvait entrer car dehors il faisait très froid (- 20 °). Il n'aurait pas dû entrer car il était chargé de patrouiller dans les rues du village et de prévenir les autres soldats en cas d'attaque russe. Mais les partisans n'ont pas attaqué et le soldat pu se réchauffer un peu.

Une autre nuit, j'étais de nouveau de garde dans les écuries. Près de l'étable, il y avait un poste de mitrailleuse MG 42, pour protéger les chevaux. Tout à coup, la mitrailleuse commença à tirer. Je me suis dit : « *Ca y est, les partisans attaquent !* ». J'ai quitté précipitamment les écuries et me suis dirigé vers le centre du village où se trouvait le reste de ma compagnie. En fait, les Russes n'avaient pas attaqué. Le soldat qui avait tiré à la mitrailleuse, avait pris des souches d'arbres pour des soldats russes. Par cette nuit de pleine lune, il avait été ébloui par la neige blanche et avait vu ces souches se rapprocher de plus en plus. Ce n'était qu'une illusion d'optique. Nous en étions quitte pour une grosse frayeur !

Les partisans n'ont jamais attaqué car les Allemands étaient nombreux dans ce secteur : deux régiment de chasseurs alpins y étaient stationnés.

- Départ pour le sud de la Russie

Un beau jour du mois de juin 1943, nous sommes partis vers le sud de la Russie. Nous ne connaissions pas notre destination. Nous avons traversé le Dniepr de nuit, je n'ai donc rien vu de ce grand fleuve. Lorsque nous sommes arrivés à destination, je me suis dit que les gens étaient ici plus riches, car les maisons étaient couvertes d'ardoises.

Nous étions donc dans le bassin à charbon du Don. Nous nous trouvions à une vingtaine de kilomètres du front. Nous faisons du troc avec les civils : les civils nous donnaient de la nourriture, nous leur donnions des vêtements. Ces pauvres paysans n'avaient pas grand chose car tout appartenait à l'Etat Russe Communiste.

Notre tâche consistait à envoyer le ravitaillement au front. Nous mettions la nourriture sur une charrette à deux roues tirée par un cheval. Nous ne pouvions pas y aller avant la tombée de la nuit car les Russes nous voyaient. Nous attendions au bas d'une colline que la nuit tombe et nous allions vite au front puis nous revenions au camp, encore plus vite, toujours par peur des Russes. Nous devions marcher à côté du cheval, s'asseoir sur la charrette nous était interdit. Mais je me suis quand même mis sur la charrette et grâce à cela, je suis arrivé au camp deux heures avant mes camarades. Lorsque mon camarade de chambre est enfin arrivé, il était plein de boue jusque dans la nuque. Des Tanks étaient passés sur un chemin détrempé par la pluie et l'avaient éclaboussé.

- Le ravitaillement

Un jour, j'ai été désigné pour aller chercher du vin français. J'ai attelé le cheval à la charette et je suis parti. Je me sentais alors presque chez moi. Il n'y avait pas d'ennemis, on ne savait pas grand chose du front. En descendant une colline, le cheval s'est emballé et la charrette, sur laquelle j'étais assis, se renversa. Je suis tombé à terre. J'étais tout égratigné et le pauvre cheval à fait les frais de ma colère (je lui ai donné quelques coups). Mon masque à gaz était aplati et je n'ai plus retrouvé mon fusil. J'ai donné mon cheval à un jeune russe de 10 ans, afin qu'il le garde et je suis allé chercher mon fusil en haut de cette maudite colline. Je

l'ai heureusement retrouvé, il était plein de poussière. Puis, je suis reparti avec la charrette et le cheval. Je suis arrivé dans un village du nom de « *Woroschilowsk* », il s'agissait de la base de ravitaillement de l'armée dans ce secteur.

On m'a donné le vin et on me l'a mis dans un fût en aluminium contenant environ 20 litres. Je suis retourné vers les hauteurs où était stationnée ma compagnie (distance environ 20 km) dans le village de « *Konstantinovka* ».

En passant dans une localité située sur ma route, j'ai dit à un jeune russe (il n'y avait que des jeunes et des vieux russes, les autres étaient partis s'engager dans l'armée) « *tovai Kruchki* » ce qui signifie : va chercher une cruche. Il courut aussi vite que possible, me ramena cette cruche. J'ai bu un coup de vin et je lui ai rendu la cruche remplie de vin pour qu'il donne ce vin à sa famille (comme récompense). Ce cérémonial se renouvela plusieurs fois. Quand je suis arrivé au village où logeait ma compagnie, j'étais un peu saoul. Il ne restait plus de vin dans le récipient car celui que je n'avais pas distribué, s'était renversé du fait du mauvais état des routes.

Lorsque je suis arrivé, l'adjudant me demanda : « *Hat's geklappt ?* ». Je lui répondis en me tenant au cheval car j'étais saoul : « *Jawohl, Herr Feldwebel !* ». Heureusement il n'a rien remarqué. J'étais même arrivé une heure en avance sur l'horaire fixé. J'ai mis mon cheval dans le parc, situé en bas du village, sous d'immenses peupliers, afin que les avions russes ne voient rien.

Je suis alors retourné dans ma chambre et j'ai vu le caporal allemand couché au lit avec une Russe . Il ne pensait pas que je serais si vite de retour. Je suis ressorti sans faire de bruit et en pensant que cela ne me regarde pas.

Je n'étais pas patriote et je m'en foutais donc, mais si j'avais été patriote, j'aurais pu le dénoncer et il aurait pu être dégradé et envoyé dans le régiment disciplinaire.

A Paris, lorsqu'un soldat allemand avait une liaison avec une fille, on l'envoyait sur le front russe comme punition.

Par la suite, j'ai été affecté au service téléphonique. Un jour je me suis perdu dans une forêt immense. Tout à coup, je me suis retrouvé près d'un lac. Je suis alors remonté en haut de la colline car j'avais peur de tomber dans l'eau du lac, les berges étant très instables. J'avais tellement soif que j'ai bu l'eau qui coulait sur le chemin.

- Mon affectation au front

Fin juin 1943, j'ai été affecté au front, car les pertes en hommes étaient très importantes. Mon cheval a été donné à mon camarade de Kintzheim et ainsi j'ai dû partir au front. Un homme devait s'occuper de deux chevaux, l'autre homme pouvant ainsi partir au front. J'ai eu la malchance de faire partie de ceux qui devaient aller au front. Lorsque j'ai entendu le tiraillement des mitrailleuses et le bruit des grenades qui éclataient, mes cheveux se sont hérissés sur ma tête, je ne savais plus que faire. L'adjudant me dit : « *Chasseur Danner, patrouille !* ». Je lui ai dit que je ne connaissais pas le terrain car je venais d'arriver.

Il a alors désigné un autre pour faire la patrouille. Le soir, il fallait se faufiler à travers les barbelés et les champs de mines, par un sentier très étroit, où ne pouvait passer qu'un homme à la fois, jusqu'au front.

Quand je suis arrivé au front, j'ai entendu les Russes qui s'affairaient dans la vallée toute proche. Ils préparaient une offensive et recevaient toutes les nuits des munitions. Alors j'ai pensé que je pourrais me blesser avec une grenade pour regagner les arrières. Je ne pouvais pas désertier à cause des champs de mines. Je suis donc resté au front de juillet à août 1943.

En juillet 1943, quelques soldats avaient été désignés pour faire un exercice disciplinaire. J'en faisais partie.

Cet exercice, commandé par un adjudant, consistait à ramper dans la boue jusqu'à la hauteur de l'adjudant, soit une bonne trentaine de mètres. Il fallait tenir le fusil au dessus de la tête et avancer sur les coudes.

L'adjudant criait : « *Là-bas se trouve le cimetière, que vous mourriez aujourd'hui ou demain ! !* ». Après cet exercice, il était déjà tard (aux environs de 20 heures). Nous avons eu droit à un quart d'heure pour nous débarrasser de la boue, grâce à l'eau d'une fontaine. A partir de cet exercice, j'ai commencé à envisager sérieusement la désertion. Mais comment faire ? Et les champs de mines ?

Cet exercice était fait pour que les soldats soient forts devant l'ennemi et n'aient pas peur de mourir.

- Le repos en arrière du front et l'attaque des Russes

Une fois, j'ai pu aller en *Ruhestellung*, c'est à dire en repos à l'arrière. Mais les Russes tiraient jusque dans les lieux affectés au repos (dans la forêt). Après 15 jours, je suis retourné au front. Du matin au soir, les Russes lançaient des grenades. Nous étions contents quand venait le soir car les Russes cessaient alors leurs tirs. Mais dès le matin, cela recommençait. Un soir, on nous a distribué des grenades, chaque soldat en a reçu deux.

Le lendemain à cinq heures, nous avons attaqué les Russes. Trois régiments ont attaqué (le 138^{ème} dont je faisais partie également et dont j'étais l'unique Alsacien). Il y avait en tout environ 1000 soldats. Je suis resté en arrière et je n'ai pas bougé de la journée en pensant que j'aurais peut-être la vie sauve.

J'ai regardé en l'air et j'ai vu tout un plafond de bombardiers russes qui lançaient leurs bombes sur nos lignes. Je n'étais pas le seul dans ce cas, puisque un autre soldat a fait de même (rester immobile toute la journée). J'ai vu plusieurs soldats venir en arrière, en boitant. Les soldats allemands avaient progressé de 10 km mais moi je n'avais pas bougé. Lorsque je suis arrivé sur la ligne de front nouvellement établie, il faisait nuit. L'adjudant m'a engueulé et m'a demandé d'où je venais. Il m'a aussi dit qu'il avait déjà remarqué à plusieurs reprises mon manque de courage. Je lui ai dit que je n'avais pu avancer à cause des bombes russes. L'autre soldat, un Autrichien qui était resté avec moi, confirma mes dires. L'affaire était ainsi close.

Je n'ai jamais vu de soldats allemands morts. Les morts étaient mis sur des camions bâchés afin que les autres soldats ne soient pas démoralisés.

Un autre jour, nous avons dû faire une patrouille afin de déloger des partisans qui s'étaient réfugiés dans un puit de mine de charbon. Mon caporal-chef me dit : « *Assieds-toi ici, et attendons, je ne veux pas crever pour Hitler !* ». Je me suis dit que j'avais trouvé quelque'un de juste. Il était Autrichien et n'était pas pro-nazi.

- Mon affectation sur la ligne principale de combat

Je fus affecté par la suite à la H.K.L (*Hauptkampflinie*) sur la ligne principale du front. Une nuit vers 22 heures, j'ai été désigné d'office pour faire la patrouille dans le fossé antichar, afin d'y déloger d'éventuels soldats russes. Les Allemands prenaient pour ces opérations des soldats qui n'étaient pas tout à fait de leur côté. J'ai été désigné comme tireur de la mitrailleuse mais j'ai refusé en prétextant mon manque d'instruction au fusil mitrailleur. Le chef allemand me demanda si je savais ce que signifie un tel acte (désobéir aux ordres sur le front). Il me répondit que je pouvais être fusillé sur le champ.

Je lui dit qu'il ne s'agissait pas d'une désobéissance mais simplement que je n'avais aucune formation pour tirer au fusil mitrailleur. Il me désigna alors comme tireur numéro 2, c'est-à-dire que j'étais chargé de donner les munitions au tireur principal de la mitrailleuse, action pouvant être accomplie sans aucune formation préalable. Je m'en étais bien tiré. Nous nous sommes alors dirigés vers le fossé antichar. Le tireur principal est descendu dans le fossé. Pour ma part, j'ai attendu au moins 5 minutes avant de descendre, pour être bien sûr qu'il n'y avait pas de Russes. Mon camarade me disait sans cesse : « *Komm doch mal runter !* ». Je suis alors descendu dans le fossé profond de 5 mètres, en me laissant glisser sur la paroi. Nous avons tiré d'un côté du fossé, puis de l'autre côté. Heureusement pour nous, il n'y avait personne dans le fossé. Nous sommes remonté et nous avons dit à notre supérieur, que la mission avait été accomplie et que les ennemis se trouvant dans le fossé avaient été liquidés.

- Dans le fossé anti-char, l'attaque des Russes

Un autre soir, j'ai dû effectuer une patrouille. Pour traverser le fossé antichar, nous disposions d'une planche en bois. J'ai traversé le fossé afin de chercher des pommes de terre situées dans un champ de l'autre côté du fossé. La récolte ne fut pas fameuse, les pommes de terre étaient petites, de la grosseur d'une bille. Il me fallut bien une demi-heure pour remplir un demi seau. Mon camarade, qui devait effectuer la même tâche, me donna un coup sur l'épaule en me disant : « *die Russen kommen !* ». J'ai vu alors une ombre à 10 mètres environ. Je lui dis que nous partons. Je suis tombé dans le fossé antichar sans savoir très bien comment. Les Russes ont lancé des fusées éclairantes de couleur orange mais comme nous étions déjà dans le fossé, ils ne nous ont pas vu.

Nous sommes ressortis du fossé grâce à la planche qui était éclairée par les fusées et que j'avais donc localisée. Une fois dehors, une nouvelle fusée éclairante et j'ai crié :

« *Hinlegen !!* ». Quand la fusée était éteinte, nous sommes repartis à toute vitesse. Mon camarade a signalé à nos supérieurs que nous avons rencontré des avant-gardes russes.

Nous avons eu peur qu'ils attaquent notre position. Les Russes ont attaqué à l'aube la ligne principale du front. Les Allemands nous ont donné du vin rouge, j'en ai bu une chopine et je n'ai plus pu tirer. Je suis resté allongé dans la tranchée et j'ai dormi plusieurs heures pendant que les autres soldats tiraient comme des fous sur les Russes. En me réveillant, j'ai pensé que j'avais commis une grande faute car si les Russes étaient venus pendant que je dormais, j'aurais été tué. Le caporal-chef autrichien me demanda pourquoi je ne tirais pas sur les Russes. Je lui répondis que je n'avais rien avec les Russes et que je n'étais pas Allemand. Il me répondit qu'il aurait bien aimé me descendre avec le fusil mitrailleur. Mais comme j'étais caporal, il ne l'a pas fait (j'étais devenu caporal après six mois de présence en Russie). Je n'ai jamais tué personne pas même un oiseau ...

J'ai eu de la chance d'être entouré uniquement de soldats autrichiens qui disaient qu'ils ne voulaient pas mourir pour Hitler. Cela leur était donc égal que je tire ou non. Je me disais qu'il y avait quand même encore des hommes bons, même parmi les soldats allemands ...

Le caporal-chef m'envoya alors chercher le repas. Les cuisines étaient situées à l'arrière des tranchées. J'aimais toujours aller en arrière mais surtout pas en avant pour attaquer. Les cuisines se trouvaient sur le versant opposé de la colline qui se trouvait derrière nous. En montant la colline, j'entendais les balles qui sifflaient autours de moi. Je courrais sur une distance de 10 mètres, puis je me couchais, ainsi qu'on nous l'avait appris.

Puis, je suis descendu par l'autre versant jusqu'aux cuisines. J'ai pris ma portion de goulasch que j'ai mangé de suite, puis j'ai rempli les gamelles des autres soldats. Une grenade de mortier russe explosa alors devant les cuisines. J'ai été blessé au lobe de l'oreille gauche mais comme ma poitrine était pleine de sang, j'ai cru que c'était une blessure grave.

Les deux autres soldats qui étaient à mes côtés étaient atteints plus gravement. Ils saignaient de la bouche et des oreilles. L'infirmier arriva et mis ces deux soldats sur des civières. Ils furent envoyés à l'arrière du front.

Quant à moi, je me suis présenté à l'infirmier, en pensant être également envoyé à l'arrière. Mais l'infirmier me mit un simple bandage et je suis retourné avec le repas vers les tranchées. Mais je n'ai pas pu y retourner avant le coucher du soleil car les Russes continuaient à tirer au mortier.

- Nouvelle offensive Russe.

Le lendemain, le bombardement russe repris, comme d'habitude. Nous avons vu que les Russes descendent de la colline d'en face. Mon chef me dit : « *Vas chez le chef du bataillon et dis lui que les Russes avancent. Demande lui aussi ce que nous devons faire.* ». Je suis allé chez l'adjutant-chef et je lui ai dit : « *Mon adjudant-chef, je voudrais vous demander ce que nous devons faire car les Russes attaquent* ». Il répondit :

« *Quelle question idiote ! Vous ne savez pas ce qu'on doit faire quand l'ennemi attaque ?* ». Je suis reparti et j'ai rapporté les dires de l'adjutant-chef au caporal-chef. En nous retournant, nous avons vu que l'adjutant-chef et sa suite (infirmier, bureau) quittaient les lieux. Ils partaient avec des side-cars. Dans la ligne principale, j'ai vu un soldat qui tirait à la mitrailleuse, puis il courait avec sa mitrailleuse vers un autre poste de tir et ainsi de suite, pour faire croire aux Russes que nos lignes étaient bien défendues. Mais c'était toujours le même qui tirait car il était seul. Nous sommes alors partis sans avoir reçu l'ordre de le faire car si nous étions restés, nous aurions été tués par les Russes. Nous étions encore à 4 pour défendre notre position. Nous avons réussi à retenir les Russes pendant trois jours.

La retraite : septembre 1943.

Puis, nous avons débuté notre retraite. Nous reculions en ce début septembre 1943, de 10 kilomètres par jour.

Un jour, je me trouvais près d'un champ de maïs. Tout à coup, je me suis retrouvé nez à nez avec un soldat de l'Armée Rouge. Il n'avait pas d'armes sur lui et levait les bras. Il venait de désertier. Je fus alors très étonné et je me suis dit que tout ne devait pas être rose dans les rangs Russes. Le soldat fut emmené vers l'arrière du front par deux soldats allemands.

Mon chef de groupe, un caporal-chef, me donna deux caisses de munitions à porter. Ces munitions étaient destinées à alimenter le fusil-mitrailleur (MG 42). Une nuit, pendant la retraite, je me suis faufilé vers l'arrière de la colonne des soldats. Je me suis débarrassé de ces deux caisses de munitions en les jetant dans le fossé, au bord de la route. Il faisait si noir que personne n'a rien vu. En arrivant à destination, 10 kilomètres plus loin, le caporal-chef me demanda où se trouvaient les caisses de munitions. J'ai fait semblant de chercher et j'ai répondu que je les avaient déposées ici, mais que maintenant, elles ne s'y trouvaient plus. Mon supérieur n'a plus rien dit car un chef qui perd hommes ou munitions, n'est plus digne d'être chef et risque d'être dégradé ou d'être envoyé au régiment disciplinaire (*Strafkompanie*).

Cette nuit-là, nous étions passés dans un village russe qui était entièrement en feu. Les Allemands pratiquaient la politique de la « Terre Brûlée », avant de partir. Il faisait une chaleur atroce. J'ai alors vu un vieillard russe qui était entré dans sa maison. J'ai jeté un coup d'œil dans sa maison. Tout était dévasté, les ruches avaient été renversées, le miel était répandu par terre et les abeilles tournaient autour, comme folles. Le Russe avait aussi un

arbre avec des prunes mais je n'ai pas eu le temps d'en cueillir car les Russes étaient sur nos talons.

Je suis alors monté sur un camion, j'ai juste emporté un petit tonneau de vin. Les Russes étaient vraiment très proches. Le camion démarra en trombe. Six bidons en fer blanc, avec de l'essence, ont été laissés sur place car nous n'avions plus le temps de les charger sur le camion. Le dernier camion de notre convoi fut d'ailleurs pris par les Russes.

Nous avons également dû laisser un mort dans ce village. Il était recouvert d'une bâche que j'avais soulevée. Il avait reçu un éclat d'obus de mortier en plein visage.

Le lendemain, mon chef me donna à porter le tube de rechange du fusil mitrailleur. C'était une boîte de 60 cm de long, pesant environ 4 kilos. Il faisait de nouveau nuit noire. J'ai jeté le tube dans le fossé bordant la route.

En arrivant à destination, le caporal-chef me demanda où se trouvait le tube de rechange. J'ai répondu que je l'ai posé sur la table mais qu'il a disparu. Mon chef de groupe a haussé le ton et a dit : « *Si le tube de rechange n'est pas là dans un quart d'heure, je le signale au commandant et tu passeras devant le conseil de guerre !* ».

Je suis allé chez la compagnie voisine et je leur ai pris un tube qui leur était destiné. J'ai rapporté le tube au caporal-chef qui m'a dit que j'avais eu de la chance. Mais de toute façon, il n'aurait rien pu signaler car tous les supérieurs étaient déjà partis.

Tous les gradés avaient déjà quitté les lieux, plus personne ne s'occupait de nous. On nous appelait « *Himmelfahrt – Kommando* » (qui monte au ciel).

Un jour, j'ai vu une vache dans un village russe. Je me suis dit que j'allais l'emmener et qu'elle pourrait servir de ravitaillement. J'ai menée cette vache vers l'arrière, comme dans le film de Fernandel : « *La vache et le prisonnier* ». Mais devant moi, il y avait le fossé anti-char. Impossible de faire passer la vache. Je l'ai donc laissée là et je lui rendis la liberté.

Nous passions la nuit dehors, dans un trou que nous creusions à la hâte, à la nuit tombée.

Le 11 septembre 1943, il commença à pleuvoir. Je m'étais recouvert de ma bâche et j'avais dormi toute la nuit. Les Allemands nous avaient apporté le repas du soir, c'était de la viande froide.

- Le 12 septembre 1943.

Au réveil, le 12 septembre 1943 donc, j'ai entendu un bruit et je me suis dit qu'on nous apportait le café pour le petit déjeuner.

Mais en fait, il s'agissait des Russes qui venaient. Nous étions à 5 à ce moment, chargés de tirer avec notre mitrailleuse en cas d'attaque. Je me suis faufilé vers le chef de groupe et je lui ai dit : « *les Russes arrivent !* ».

Il me répondit que j'étais fou et que si tous étaient comme moi les Russes seraient déjà à Berlin. Il a voulu tirer avec la mitrailleuse mais je lui ai dit que près de cinquante Russes étaient déjà passés à notre gauche. Je lui ai dit que s'il tirait nous serons fusillés. Il me répondit alors que cela ne valait plus la peine. Un soldat russe arriva vers moi. J'ai mis mon casque alors que d'habitude je portais la casquette des chasseurs alpins avec l'Edelweiss. Je suis sorti de mon trou, les mains en l'air. J'étais heureux d'être délivré du joug Allemand. Il a commencé à me fouiller. J'ai dû jeter mon fusil et je n'avais pas vraiment de peine à le faire. Il m'a pris toutes mes affaires personnelles et me demanda si j'avais une montre. Je lui dis que non ; il me prit aussi mon portefeuille qui contenait encore 100 marks et mon ceinturon. Je n'avais plus que le pantalon et le pull-over. Il me donna un morceau de pain en récompense que j'ai vite avalé.

J'ai alors vu une fille qui arriva. C'était une auxiliaire de l'armée russe. Elle sourit de me voir prisonnier. Et moi, j'ai également souri. Elle a dû penser : « *Ce con est prisonnier et il rigole encore !* ». J'étais tellement content de ne plus faire parti de l'armée allemande. Le fait d'être prisonnier fut pour moi comme une libération. Mais si j'avais su ce qui m'attendait par la suite, je n'aurais certainement pas été si heureux .

Nous avons alors commencé notre marche vers les camps de détention russes. Nous marchions une quinzaine de kilomètres par jour, accompagnés par des Russes d'un certain âge. On ne nous donnait rien à manger. Ni pain, ni eau, vraiment rien.

Mon ancien chef de groupe me dit alors : « *Es-tu Français maintenant ? Malgré cela, tu n'as quand même pas plus à manger que nous !* » Il avait bien sûr raison !

- Le début de la captivité chez les Russes

La vie chez les Russes ne fut pas rose. Beaucoup de soldats allemands sont morts avant d'arriver au camp de détention. Les blessés étaient tués par les Russes par une balle dans la nuque. Le Russe qui nous conduisait était âgé et il avait des cheveux blancs. Nous marchions par rangs de quatre soldats prisonniers.

En marchant vers l'arrière, des soldats russes passaient et allaient vers le front. Ils criaient sans cesse : « *Hitler kaputt !!* ». Ils crachaient sur nous et tapaient avec un fouet dans le tas de prisonniers. Je n'ai pas eu de coups car j'étais dans le dernier rang. Les Russes nous ont permis de nous asseoir par terre pour nous reposer. Un Russe montant au front s'amena et me réclama mes chaussures. J'ai répliqué « Non » avec un signe de la tête . Le Russe portait des sandales. Il me planta sa Kalachnikov sur ma poitrine en disant : « *Botki oder kaputt !* ».

Comme je ne voulais pas mourir, j'ai donné mes chaussures légères au Russe (les autres prisonniers portaient des chaussures lourdes, j'étais le seul à avoir des chaussures légères qui convenaient mieux au Russe).

Le Russe me donna ses sandales mais elles étaient trop petites. J'ai alors mis des chiffons autour des pieds car marcher pied nu n'était pas possible, les routes étaient remplies de scories (résidus de minerai de fer très durs). Plus tard, une sentinelle russe m'a lancé une paire de bottes récupérées sur un mort.

- La longue marche vers le camp d'internement

Le jour suivant, un soldat aux yeux bridés (de Mongolie supérieure) m'a mis le canon de son revolver sur le cœur et m'a demandé si j'avais tué des soldats russes. Je lui ai répondu « aucun » et j'ai répété la phrase que les deux soldats russes m'avait apprise quelques mois auparavant : « *Towarish niestrilai ya Franzus* ». Le Russe aux yeux bridés me répondit que j'étais un bandit. Puis un gradé russe s'amena en disant « *Voïna plena nach lager* » ce qui signifie « Prisonnier de guerre au camp de détention ». Le Russe aux yeux bridés rangea son arme et moi je suis reparti en vitesse en me disant que je l'avais échappée belle. Nous avons repris la route.

La sentinelle russe tirait si un prisonnier sortait du rang. Nous ne pouvions même pas faire nos besoins. Un soir, nous nous sommes arrêtés dans un village où nous avons passé la nuit. Les Russes étaient ivres et ont tiré dans la porte de notre « chambre ». Je me suis couché par terre pour éviter d'être blessé par leurs balles. Mon chef de groupe nous a dit qu'il fallait s'évader vers le sud de la Russie, pour gagner la Turquie. L'évasion n'était pas possible car nous ne pouvions pas parler le Russe et nous étions habillés en Allemand. On nous aurait très facilement repéré. Nous sommes passés dans une ville appelée Stalino. Il y avait une file de prisonniers d'au moins cinq kilomètres de long. Les habitants de cette ville n'étaient pas

hostiles car les Allemands les avaient ravitaillés en nourriture, lors de l'occupation de l'été précédent. Une dame est venue vers moi et m'a donné une tomate. Elle a reçu un coup de crosse de kalachnikov de la part d'un soldat russe. Nous avons également reçu des galettes de maïs appelées « *kukuroussa* », de la part des civils russes.

Nous avons passé la nuit à Stalino, j'ai dû coucher par terre, sur le ciment. Il n'y avait ni paille, ni couverture et je me suis dit que les animaux étaient mieux traités que nous car eux au moins ils avaient de la paille. Le lendemain, nous sommes partis en train mais la destination nous était inconnue.

Le soir suivant, j'étais couché sur le fumier et je me suis dit que par rapport au ciment du jour précédent, c'était un canapé moelleux ... Nous étions donc dans une écurie mais il n'y avait pas d'animaux. Seules quelques bouses de vache attestaient de la présence de ces animaux. J'ai de nouveau été fouillé, c'était déjà le 6^{ème} jour et bien sûr je n'avais plus rien sur moi. Le soldat russe m'a encore arraché le bouton du pantalon et il m'a pris une petite chaînette que ma mère m'avait donné avant de partir (la médaille représentait la grotte de Lourdes et la Vierge Marie). Il a commencé à jurer et a jeté cette médaille dans une bouse de vache. Puis, il est ressorti et j'ai aussitôt fouillé la bouse mais je n'ai plus retrouvé la chaînette et le médaillon. Je suis sorti des écuries et j'ai vu des hommes alignés contre un mur devant un peloton d'exécution. Il s'agissait de civils russes qui avaient aidé les Allemands (travail dans des cuisines). Je ne savais pas ce que cela signifiait.

C'est à ce moment-là, que j'ai sorti la carte d'identité française que j'avais conservée sur moi, dans la doublure de ma chemise, depuis mon départ d'Alsace en 1942. Je l'ai présentée à un officier russe qui me l'a déchirée en mille morceaux en disant : « Prisonnier de guerre ». J'ai alors pensé que maintenant j'étais mal en point. Nous sommes repartis avec le train jusqu'à un village qui s'appelait *FROLOV*. Là, nous avons reçu la première soupe de semoule, après six jours de jeûne forcé ... C'est là également que les Russes m'ont volé mon pull-over, que ma mère m'avait tricoté. Il me fallait ce pull pour affronter les grands froids de l'hiver. Mais je ne l'ai plus retrouvé. Nous sommes allés ensuite vers un camp de transit.

- L'internement au camp de transit

Quand nous sommes arrivés au camp, nous avons été dispersés dans les différentes baraques. J'ai vu, dans l'une d'entre-elles, un type de Gresswiller qui était tellement mal en point, qu'il ne savait même plus son nom.

On lui a demandé sa nationalité. J'ai répondu « Française », mais lui a dit : « Alsacien ». Le médecin autrichien a répondu : « *Das gibt es nicht, entweder sind sie Deutsch oder Franzose* ». Je lui ai dit à l'oreille qu'il devait dire qu'il est français. Il ne voulait pas dire allemand car il n'était pas allemand, il ne voulait pas dire français car il était habillé en allemand. Il est mort quelques jours plus tard.

Dans ce camp, notre tâche principale consistait à se chercher mutuellement les puces. Au bout de 8 jours, un compatriote de Colmar est mort car il avait la jaunisse. Ensuite, nous avons été dirigés vers le camp renommé des Français : TAMBOV.

- Le camp de détention de Tambov

Nous sommes arrivés à la gare de *Rata*, j'y ai vu une femme qui s'occupait des aiguillages car les hommes étaient tous militaires. Nous avons pataugé dans la neige à travers la forêt pendant 5 kilomètres. Brusquement, nous sommes arrivés devant la porte en bois d'un camp. Au sommet de cette porte se trouvaient les emblèmes des communistes : l'étoile rouge,

la faucille et le marteau. Il y avait des gardes avec des chiens qui circulaient entre 2 palissades de barbelés, surmontées de miradors. Mon voisin de rang originaire de Mulhouse me dit qu'il en avait déjà assez vu. C'était un ancien adjudant prénommé Egler Pierre, qui avait servi dans l'armée française en 1939-40.

Je me suis dirigé vers une baraque et la première chose que j'ai vue, en ouvrant la porte, c'était un mort allongé par terre. Il n'y avait pas de plancher dans les baraques mais c'était de la terre battue ou du sable. Je me suis dit que je vais le fouiller pour voir si je peux récupérer quelque chose, mais je n'ai pas eu la force de le faire.

Nous étions maintenant installés dans ces baraques enfoncées quelque peu dans le sol (4 ou 5 marches à descendre). J'ai alors pensé qu'en étant resté chez les Allemands, j'aurais déjà été tué, alors qu'ici il me restait tout de même la vie. Certains camarades ont très vite perdu tout espoir de revoir un jour notre chère Alsace.

Un camarade de Bennwihr m'a dit : « *Mon père et ma mère sont âgés, et moi je dois rester ici et je ne peux pas les aider* ». Je lui ai dit de penser à lui plutôt qu'à sa famille. Je lui dis ensuite : « *A Moscou, se trouvent des officiers français et Maurice Thorez (chef du parti communiste français) ; en Afrique, il y a une armée française, il faut être patient, notre libération viendra avec le temps ...* ». Il me répondit : « *Crois-tu encore à un miracle ?* ». Quelques jours après, il est décédé.

Dès le lever du jour, nous devions aller hors de nos baraques, afin que les Russes puissent nous compter. Ils comptaient jusqu'à 10, puis ils recommençaient, recommençaient encore. Cela durait parfois plus d'une demi-heure et c'était très pénible surtout quand il faisait froid.

A Tambov, j'ai également rencontré un Slovène qui ne fut détenu que pendant un mois car il est allé rejoindre les partisans Yougoslaves. Il me parlait de Mikaelovitch (chef des partisans), je lui parlais de De Gaulle (chef de la France Libre). J'ai également rencontré un Slovaque qui avait de la chance car il pouvait communiquer avec les Russes. Mais pour nous, Alsaciens-Lorrains, c'était impossible.

- La nourriture à Tambov

La nourriture était bien sûr insuffisante et j'en faisais les frais. La nourriture n'était pas suffisante pour vivre et de trop pour mourir. Le matin, nous avions droit à une soupe au millet, couleur du lait et à 500 grammes de pain noir qui nous aidait à garder des forces. A midi, cela tous les jours, nous avions droit à une soupe de poissons (les poissons étaient jetés entiers dans la soupe, sans même être vidés), un peu de semoule et un peu de pain.

Nous mangions même les arêtes que nous faisons griller comme frites ... Le soir, nous mangions une soupe sans nouilles. Un jour, j'ai dû chercher la soupe avec un autre camarade. Celui-là a glissé sur la neige et toute la soupe s'est renversée. Ce jour là, notre baraque n'a rien eu à manger.

Un jour, un soldat roumain est venu dans notre baraque et a demandé six hommes pour les corvées d'épluchures. Il était alors près de 22 heures. Pour ma part, je n'y suis pas allé. L'adjudant Egler nous a dit d'y aller sans quoi nous serions de nouveau obligés de couper du bois dans la forêt. Mon camarade Coss Edouard, de Châtenois, y est allé. Quand il est revenu, il m'a dit qu'ils avaient dû enterrer les morts. La terre était tellement gelée qu'ils n'avaient pas pu creuser, les bras et les pieds sortaient encore de la fosse commune quand ils sont repartis ... Un autre soir, j'ai eu de la chance d'être servi en dernier (car j'avais cherché la soupe), j'ai alors pu récupérer une demi-gamelle de nouilles. Les autres juraient car ils n'avaient eu que de l'eau.

Il y avait également des prisonniers luxembourgeois, ils étaient dans une baraque à part. Tout comme nous, ils avaient été incorporés de force. Leur chef s'appelait Adam.

- Etre malade à Tambov

Tout à coup, mes jambes et ma tête ont commencé à enfler. Mes camarades m'ont dit de me regarder dans un morceau de verre. J'ai vraiment eu peur car je ne me reconnaissais plus, tellement ma tête était enflée. Je me suis présenté à l'infirmier qui m'a envoyé au « Lazaret ». Quand je suis arrivé là-bas, j'ai vu une baraque isolée des autres par des barbelés. L'un de ces « médecins » me dit d'aller uriner beaucoup, afin d'évacuer l'eau des jambes. Au bout de 15 jours, j'avais de nouveau une apparence normale. Je suis sorti de la quarantaine et j'ai dû faire la « corvée de neige » qui consistait à déblayer la neige des allées du camp. Il faisait très froid et j'ai commencé à avoir la diarrhée. Je suis alors retourné à l'infirmerie. Le médecin m'a alors de nouveau envoyé au « Lazaret ». Dans cette baraque, il y avait un plancher en bois et il faisait bien plus chaud que dans les autres baraques. Les malades avaient droit à une meilleure soupe, à une cuillerée de sucre et à une tartine de beurre. Ceux qui allaient mourir, recevaient une meilleure ration de nourriture. J'en faisais alors partie.

Il y avait dans cette baraque un soldat S.S. Je lui ai demandé pourquoi il était là. Il m'a répondu qu'il était en train de soigner un soldat russe blessé, quand il a été fait prisonnier. Avant de mourir il me dit : « *Es war doch schön bei der S.S.* ». Sur le coup, je n'ai pas compris pourquoi il avait dit cela. Mais en réfléchissant un peu, j'ai compris ce qu'il voulait dire. Chez les S.S. , il avait à manger, alors qu'ici il n'y avait rien.

Chaque matin, nous avions la visite de la doctoresse, qui était une femme assez svelte. Elle nous écoutait le cœur, elle me demanda où j'avais mal. Chaque fois qu'elle désignait un endroit, je répondis que j'avais mal.

Je suis resté durant trois semaines dans le « Lazaret ». Je m'étais dit qu'aussi longtemps qu'il y avait des glaçons aux fenêtres, je ne ressortirai pas de cette baraque. Le chef de baraque, un lorrain de Metz, m'avait dit que je pouvais rester aussi longtemps que je le souhaitais. Grâce à cela, j'ai été sauvé et guéri. Quand le temps a été plus doux, je suis retourné dans ma baraque. Les morts étaient entassés comme des stères de bois dans la baraque 22. Tous leurs vêtements leur étaient retirés.

J'étais resté tout le mois de février, bien au chaud, dans la baraque du « Lazaret ». Quand je suis entré dans ma baraque, mes camarades furent bien surpris et ils m'ont demandé d'où je venais. Je leur ai répondu que je ne voulais pas crever dans ce camp. Ils pensaient qu'ils ne me reverraient jamais et que j'étais déjà mort et enterré ...

- Essai d'endoctrinement au communisme

L'un de mes compatriotes : Coss Edouard, fut envoyé à Moscou afin d'apprendre la doctrine communiste. Une trentaine de prisonniers environ avaient été choisis. Il y rencontra Mr Thorez, chef du parti communiste français, qui lui donna une cigarette. Mr Thorez s'était réfugié en URSS, pour ne pas être arrêté par les Allemands. Mr Thorez dit à mon camarade : « *J'ai un bon ami à Châtenois, il s'appelle Mr Bernhard Auguste, je l'ai rencontré lors de plusieurs meetings, avant la guerre, à Paris.* »

Lorsque Edouard est revenu à Tambov, je lui ai demandé si le ravitaillement était meilleur à Moscou. Il me répondit : « *C'était exactement pareil qu'à Tambov !* ».

Un jour, de retour en Alsace, je l'ai rencontré dans les rues de Châtenois. Je lui ai demandé s'il irait de nouveau en captivité chez les Russes. Il me répondit : « *Je préférerais me tirer une balle dans la tête !* ». Il avait encore plus souffert que moi car il avait travaillé tout l'hiver dans la forêt pour faire du bois, destiné au chauffage des baraques.

- Le travail dans le kolkhoze

Quand le mois de mars 1944 arriva, je me suis dit que le pire était derrière nous. Une infirmière russe venait nous ausculter pour voir si nous pouvions travailler dans la forêt ou pas. Quand je l'ai vue, je suis sorti de la baraque par l'arrière et me suis dirigé vers les toilettes. Au bout d'une demi-heure, je suis revenu en me disant que la visite était peut-être terminée. Ainsi je n'ai pas eu besoin d'aller en forêt pour chercher du bois.

Au mois de juin 1944, on nous envoya travailler dans un kolkhoze. L'adjudant Egler nous dit que nous devions nous porter volontaires pour servir dans l'armée russe et qu'ainsi la nourriture serait meilleure.

Mais il ne nous a pas obligé. Beaucoup ont décidé de se porter volontaires et nous avons écrit une lettre à Staline :

« *Au Maréchal Staline, chef suprême de l'Union Soviétique.*

Nous, Alsaciens-Lorrains du camp 188 de Tambov, incorporés de force dans l'armée allemande, sommes volontaires pour former une brigade Alsace-Lorraine afin de combattre avec l'Armée Rouge contre les Nazis ».

Nous n'avons pas eu de réponse. Nous avons envoyé une deuxième lettre mais Staline ne nous faisait pas confiance car il pensait que nous repasserions dans le camp des Allemands.

Nous avons donc commencé à travailler dans ce kolkhoze mais pour ma part, je n'étais pas très « chaud » pour ce travail car je tenais à peine debout. Mais je n'ai pas eu le choix car j'ai été désigné d'office pour effectuer ce travail. Lorsque je travaillais, je gardais toujours mon manteau, bien qu'il ne fasse plus froid, car j'étais vraiment très affaibli et je tremblais comme une feuille. Notre tâche consistait à arracher les mauvaises herbes des champs de céréales. La nourriture était toujours aussi mauvaise qu'au camp de Tambov (soupe et pain).

Nous passions la nuit dans une étable à moutons. Nous sommes restés pendant une quinzaine de jours dans ce kolkhoze. Un beau jour, un Russe à cheval vint et nous dit : « *Les Français retournent à la maison !* ».

- Les derniers jours dans le camp de Tambov

Nous sommes alors retournés vers Tambov et nous avons eu un meilleur ravitaillement. La soupe fut plus épaisse et plus consistante. On nous donna alors des uniformes d'été russes. Ils se composaient d'un pantalon assez étroit et d'une veste avec un col en lin. Sur le calot, il y avait l'étoile rouge, la faucille et le marteau. Nous faisons maintenant partie de l'Armée Rouge. Tout se passa alors très vite. Vers le début de juillet 1944, une commission française composée de 3 à 4 personnes dont un officier : le Général Petit, vint au camp de Tambov. Nous avons alors paradé devant lui et il nous passa en revue. Quand il passa devant moi il me dit : « *Je vois que vous avez beaucoup souffert ...* ». Il y avait également un général russe du nom de Pétrov.

Le grand jour arriva enfin. Le 7 juillet 1944, 1500 Alsaciens-Lorrains sur 1900 ont quitté le camp de Tambov vers la gare de Rata. J'aurais bien aimé me retourner pour voir une dernière fois ce camp, mais je ne l'ai pas fait de peur de devoir rester. Alors commença pour nous un long périple, à travers plusieurs pays, qui devait nous conduire en Algérie française ...

- Le grand périple de juillet - août 1944

Nous sommes partis de Tambov en direction de Stalingrad (Volgograd), puis nous avons continué vers la Géorgie, l'Arménie et le 14 juillet 1944, nous avons traversé en camion la rivière ARAS, qui constituait la frontière U.R.S.S. - Iran. On nous a fait savoir que nous n'étions plus en U.R.S.S. J'ai alors fait un signe de croix car j'étais vraiment heureux de ne plus être dans ce pays maudit qu'était pour nous l'U.R.S.S.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers Téhéran. Le camp dans lequel nous nous trouvions était situé en dehors de la ville, il était entouré de barbelés à cause des chacals. Ce camp était commandé par des Anglais. Nous avons alors changé d'uniforme et on nous a donné un uniforme anglais. Les habits étaient contenus dans un grand sac marin. Nous avons eu droit à un short, une chemise et un casque colonial en feutre. Il faisait très chaud (70° en plein soleil) et nous devions boire près de 5 litres d'eau par jour. La sieste était obligatoire de 12 heures à 15 heures de l'après-midi. Beaucoup d'hommes sont tombés malades car le changement de nourriture était trop brutal. En Russie, nous n'avions droit qu'à une soupe à l'eau mais ici, à Téhéran, nous pouvions manger du lard fumé dès le matin. L'organisme n'était plus habitué à une telle nourriture. La vie dans ce camp était bien organisée, il y avait même une piscine et un cinéma de plein air .

Nous sommes repartis en camions, le 1^{er} août, en direction de Bagdad, que nous avons atteint dans la soirée. Je me souviens des bananiers et surtout des fleuves Tigre et Euphrate. Nous avons passé une nuit près de Bagdad, puis, par une route goudronnée située en plein désert et construite par les Anglais pour chercher le pétrole du Golfe Persique, nous sommes arrivés, en 5 heures de temps, à Haïfa.

Le camp se situait aussi à l'extérieur de la ville. Nous avions assez à manger et c'est là que j'ai reçu ma première solde militaire. Grâce à cet argent, j'ai pu acheter du chocolat. Nous partageons ce camp avec des soldats hindous qui se plaignaient des Anglais en disant : « *English men are not good with us* ».

La Méditerranée était toute proche, de l'autre côté de la route qui passait devant le camp. Nous devions monter la garde la nuit car les Anglais avaient peur que les Arabes n'attaquent le camp car ils avaient pris des paniers de raisins et de poires sans les payer. Nous couchions dans un hamac et un jour j'ai vu un scorpion qui se baladait au plafond de ma chambre. Il était de couleur verte et avait une longue queue. J'ai été assez impressionné par cet animal.

Nous sommes repartis de Haïfa vers la fin du mois d'août 1944. Les 1500 Alsaciens-Lorrains ont été embarqués sur un navire hollandais « *Le Ruys* », avec quelques civils. Nous avons pris la mer en direction de Tarente, en Italie. A l'avant du bateau, il y avait des dragueurs de mines, à gauche et à droite circulaient des navires de guerre pour nous défendre en cas d'attaque sous-marine allemande. Un ballon dirigeable Zeppelin nous escortait également. Tous les jours, il y avait un exercice de sauvetage sur le pont du bateau. En cas de naufrage, les femmes et les enfants auraient été évacués en premier. Sur le bateau, il y avait aussi des soldats anglais à destination de l'Italie.

Nous sommes arrivés à Tarente vers le 30 août et on nous a mis sur un bateau français :

Le « *Ville d'Oran* ».

Le 1^{er} septembre 1944, après presque deux mois de voyage, nous sommes arrivés à Alger, but de notre périple à travers l'U.R.S.S., l'Iran, l'Irak, la Palestine. Nous avons été intégrés dans l'armée française et j'ai choisi de faire parti de l'artillerie. J'ai été affecté dans la ville d'Aumale où je suis resté jusqu'au 14 juillet 1945.

- L'arrivée en Algérie

Le 1er septembre 1944, je suis arrivé en Algérie en provenance de l'Union Soviétique, via Bakou, Téhéran, Bagdad, Haïfa. Nous étions 1500 Alsaciens-Lorrains, enrôlés de force dans la Wehrmacht et faits prisonniers par les Russes, à arriver en Algérie. Nous avons passé notre première nuit en France (l'Algérie était divisée en 3 départements français) à Maison Carrée, située près d'Alger. Ensuite, nous avons été envoyés à Blida, puis à Ténès (département Alger). C'est à Ténès, que nous avons pu opter pour l'arme que nous désirions (artillerie - génie ...). La plupart de mes compatriotes ont opté pour le génie qui se situait à Hussein-Dey, près d'Alger. Quand à moi et un autre camarade issu du même village alsacien que moi (Pfrimmer Adolphe), nous avons demandé l'artillerie.

- L'affectation à Aumale

Nous avons alors été transférés vers Aumale (département Alger) où nous devions rester de novembre 1944 à juillet 1945. J'ai été affecté au 65^{ème} Régiment d'Artillerie d'Afrique. J'ai été chargé de m'occuper de la centrale téléphonique et d'écrire le courrier à la machine. Il y avait avec moi un Parisien qui dictait les lettres pendant que je les tapais à toute allure. C'est à Aumale que j'ai dû changer de nom de famille. A la place de m'appeler Lucien Danner né à Thionville, Moselle, j'ai pris le nom de : Lucien Daniel, né à Alger, Rue Michelin. Le nom de jeune fille de ma mère : Catherine Baumgarten, a également été francisé en Catherine Jeannelle. Le secrétaire de bureau d'Aumale m'a dit que si les Allemands m'attraperaient, ils me prendraient pour un juif à cause de mon nouveau nom (Daniel). Je lui ai alors répondu que je n'avais nullement l'intention de leur retomber dans les pattes car mon retour au front restait plus qu'hypothétique.

- Noël 1944

A Noël 1944, nous n'avons pas pu aller en permission car des combats se déroulaient encore en Alsace. J'avais passé Noël 1942 en Autriche, Noël 1943 à Tambov, cette année je serais obligé de rester en Algérie et je ne pourrais pas, une fois de plus, fêter Noël en famille. Les soldats français qui ne pouvaient pas rentrer chez eux, furent envoyés, pour fêter Noël, dans des familles algériennes aisées (boulangers, pâtisseries, commerçants ...). Quand à moi, je fus envoyé chez un commandant. A mon arrivée, au bled de SIDI AISSA (département Alger), j'ai pu prendre un bain chez le commandant Tournier qui était aussi l'administrateur du village (maire du village). Il avait un petit four électrique et fabriquait des croix de Lorraine qu'il revendait dans des magasins à Alger. Le commandant avait aussi un planton arabe qui faisait le ménage et préparait le petit déjeuner. Le commandant me dit que je ne pourrais pas aller à la messe de minuit car il n'y avait pas d'église dans son village. Je lui ai répondu que cela ne faisait rien et que j'étais habitué (depuis 1941, je n'avais plus été à la messe de minuit).

Derrière le bled de SIDI AISSA, c'était le désert du Sahara. Je suis allé au marché du village. Les étalages étaient bien remplis, il y avait des fruits et des légumes en abondance. Les marchandises étaient transportées par des chameaux.

- Une fête chez le Caïd

Le commandant me demanda si je désirais l'accompagner chez le Caïd (personnalité arabe) . J'ai répondu que je voulais bien aller avec lui. Un Caïd, était un magistrat indigène qui cumulait de hautes fonctions (juge, commandant, receveur des contributions ...). Le commandant, moi-même et un planton arabe sommes montés en voiture.

La grande aventure pouvait commencer !

Nous avons roulé sur un chemin très caillouteux, au milieu d'un paysage désertique. En arrivant à destination, nous avons été reçus par le Caïd dans la salle à manger. Au milieu de la salle, il y avait une immense table avec un très grand plat en argent où se trouvait le méchoui. Le Caïd avait une famille très nombreuse : une douzaine de femmes et une vingtaine d'enfants !

Au début du repas, le commandant français a tenu un discours en disant :

« *C'est toujours un grand honneur d'être ici et de manger le méchoui avec vous !* ».

(il s'adressait au Caïd) . J'ai eu l'honneur d'être assis à côté du Caïd.

Tout le monde mangeait le méchoui avec les mains. Le Caïd me dit alors que, si je voulais, je pouvais manger avec le couteau et la fourchette. Je lui ai répondu que je désirais manger comme tout le monde. J'ai alors arraché un morceau de la cuisse et j'ai mangé cette viande grillée accompagnée d'une galette de pain. Nous étions tous debout autour de la grande table. Le Caïd me demanda alors d'où je venais et où j'étais pendant la guerre. Il me dit aussi qu'il connaissait très bien Strasbourg et la cathédrale ...

Le Caïd était un homme très riche. Toutes les terres à perte de vue lui appartenaient. Il y avait des plantations d'orangers, de mandariniers, dont de nombreux ouvriers s'occupaient. Le Caïd parla aussi avec le commandant d'un problème important : l'approvisionnement en eau pour irriguer ses plantations.

Le Caïd souhaitait la construction d'un barrage pour retenir les eaux de pluie.

Le commandant répondit qu'il ne pouvait décider seul et qu'il devait d'abord en parler au gouvernement, à Paris.

Nous mangions tout en parlant mais mon estomac ne supportait pas bien cette suralimentation car en Russie, pendant dix mois, nous n'avions eu ni viande, ni légumes, ni graisse. Après le méchoui, le repas commença alors vraiment. Nous étions maintenant assis à table et l'on nous servi poulets, coquelets, vin rouge, pommes de terres, légumes ...

Le repas était réservé aux hommes. Je me suis alors demandé où pouvaient bien se trouver les femmes. J'ai fait le tour de la maison, mais je n'ai vu personne.

J'ai alors demandé au planton du commandant où se trouvaient les femmes. Il m'a répondu qu'elles étaient dans les cuisines et qu'elles tissaient des tapis.

Satisfait de sa réponse, je retournais à table.

Le soir venu, le commandant fit ses adieux et remercia le Caïd pour son accueil plus que chaleureux. Nous quittâmes les lieux pour rentrer sur SIDI AISSA.

En cours de route, je me suis senti mal. Le commandant l'a remarqué et a juste eu le temps de s'arrêter. En arrivant à destination, le commandant me donna un peu d'anisette pour digérer.

Le commandant me donna un burnous (manteau en laine avec un capuchon) pour la soirée car il était invité chez un pâtissier. Il nous a servi un gâteau au chocolat.

Je suis encore resté deux jours chez le commandant car l'autobus qui devait me ramener à Aumale était bloqué par la neige. J'avais un lit vraiment très confortable et je me sentais presque comme chez moi. Je suis reparti avec nostalgie et la tête pleine de bons souvenirs, deux jours après et je suis retourné à la caserne d'Aumale (C.O.A. 10 - 65^{ème} Régiment - Afrique).

- Le nouvel an 1945

Après Noël 1944, nous sommes allés en ville pour dîner. Le matin même, j'avais acheté un gigot d'agneau au marché. Puis je l'avais apporté au propriétaire du *Restaurant de la Place*, en lui demandant de nous le préparer pour le soir.

Le soir venu, nous sommes allés au restaurant, pour déguster le gigot et fêter le nouvel an 1945. Nous étions 3 compatriotes originaires d'Alsace. Celui originaire de Colmar nous dit alors : « *Maintenant, nous allons nous régaler car nous avons assez longtemps souffert de la faim en Russie !* ». En effet, un an auparavant, nous étions en Russie, il faisait froid et nous n'avions reçu qu'un peu de soupe et de pain pour le nouvel an 1944. Mais un an après, ici en Algérie, il y avait eu de grands changements (climat et nourriture étaient bien meilleurs).

Grâce à ce bon repas, les mauvais jours de Russie furent bien vite oubliés ...

Dans les premiers mois, j'ai repris 15 kilos (de 50 à 65 kg), grâce à l'excellente nourriture algérienne.

Malgré tout, j'avais été hospitalisé à l'hôpital Maillot d'Alger pendant une durée de quinze jours. J'avais en effet, attrapé la gale. Mes pieds, mes coudes et les sourcils étaient affectés. J'ai dû prendre des bains de soufre pour guérir de cette maladie.

A Aumale, dans la caserne, il y avait beaucoup d'Arabes avec nous. Ils ne savaient ni lire, ni écrire et quand ils devaient signer un document on prenait leurs empreintes digitales.

Les supérieurs des différents services de la caserne (cuisine, habillement, armurerie, bureau) étaient presque tous originaires de Corse. L'adjudant et l'adjudant-chef étaient eux aussi corses.

- Ma nomination au grade de Brigadier-chef

Au mois de février 1945, j'ai été nommé brigadier-chef. Je devais alors faire la patrouille dans la ville. Nous n'avions pas le droit de prendre de munitions avec nous, car les supérieurs ne voulaient pas d'effusion de sang.

Un jour, lors de la patrouille, un soldat corse me dit qu'en cas de bagarre dans la ville, il jetterait son mousqueton d'un côté et qu'il s'enfuirait de l'autre côté.

Je lui ai répondu qu'en cas de bagarre nous pouvions nous abriter derrière de vieux platanes qui bordaient la rue principale d'Aumale.

Nous étions chargés ce jour-là, de rentrer dans les maisons closes de la ville afin de débusquer d'éventuels soldats français qui pouvaient s'y trouver. Il y avait deux bordels à Aumale, l'un était réservé aux « indigènes », l'autre aux Européens. Nous sommes allés avec ma patrouille (environ 10 hommes), dans le bordel réservé aux Européens. Dès notre entrée, une dame arabe dit aux soldats qui s'y trouvaient qu'ils devaient partir car elle ne voulait pas d'ennui avec l'armée. Au moment où nous ressortons, un homme vient vers nous en courant et dit :

« *La patrouille, la patrouille ! Il y a la bagarre en ville ! Venez vite !* ».

J'ai dit à la patrouille : « *Rassemblement ! Garde à vous ! en avant marche !* ».

Mais au lieu de nous diriger vers la ville, nous sommes rentrés à la caserne.

- La permission de juillet 1945

En juillet 1945, j'avais reçu une permission de trente jours pour aller à Casablanca, au Maroc. (Centre Alsace-Lorraine, Rue Monchamps).

Le lieutenant me fit venir à son bureau de Batna (département Constantine) pour me faire savoir que si j'allais à Casablanca, je ne pourrais pas rentrer en métropole. Je lui ai dit que je tenais absolument à rentrer en Alsace car depuis octobre 1942, je n'avais plus revu ma famille. Les vacances au Maroc étaient tombées à l'eau.

Un autre jour, toujours à Batna, le lieutenant me convoqua en me disant que si je m'engageais pour aller en Indochine, je deviendrais Maréchal des Logis (Sous-officier). Je lui ai alors répondu que je ne désirai plus qu'une chose : rentrer en Alsace et revoir ma famille.

- Le départ d'Algérie et le retour en Alsace

Après le 14 juillet 1945, nous avons reçu l'ordre de nous rendre à Alger, afin d'embarquer pour la métropole. Nous sommes partis d'Alger, en direction de Marseille, sur un bateau. De là, nous avons continué en train jusqu'à Châlons-sur-Saône où nous avons été démobilisés. J'avais eu une permission libérable du 24 juillet au 24 août 1945.

Je suis enfin rentré chez moi, à Châtenois, le 1^{er} août 1945, après presque trois ans d'absence au cours desquels, j'avais fait un périple de plusieurs milliers de kilomètres.

Ma mère m'a alors raconté qu'à la fin de l'année 1943, elle avait eu une lettre anonyme de Kaiserlautern, dans laquelle il était écrit :

« Euer Sohn befindet sich in Russischer Gefangenschaft. Danket Gott, dass er dem Hitler Elend entronnen ist » . (Votre fils se trouve en captivité chez les Russes. Remerciez Dieu, qu'il ai échappé à la misère de Hitler.).

Nous n'avons jamais su qui avait écrit cette lettre mais nous avons supposé que mon nom avait été entendu par la personne qui avait envoyé la lettre à Radio Moscou, où tous les jours, le présentateur lisait la liste des nouveaux prisonniers allemands.

Ma mère avait eu peur de la Gestapo et elle avait brûlé la lettre. A la mairie de Châtenois, j'avais été inscrit comme « disparu », on ne savait pas si j'étais vivant ou non.

Le 16 août 1945, j'ai commencé à travailler à la S.N.C.F. , alors que je ne fus libéré du service militaire que le 24 août 1945.

J'ai travaillé à la S.N.C.F. jusqu'à ma retraite en 1978, dans les gares de Châtenois, Val-de-Villé, La Vancelle-Gare et Sélestat, où j'ai connu ma future femme au central téléphonique.

Epilogue :

Ainsi, durant ces trois années, j'aurais porté successivement l'uniforme Allemand, Russe, Anglais puis Français.

Cela montre l'absurdité de la guerre car un même homme pouvait tantôt porter l'uniforme des Allemands puis de leurs ennemis.

La réconciliation Franco-Allemande est une bonne chose. Ainsi, nous pouvons espérer qu'une telle guerre ne puisse plus jamais se reproduire afin que la jeunesse ne soit plus jamais obligée de subir ce que nous avons subi ...

M. DANNER Lucien vit toujours à Châtenois, il vient de fêter ses 85 ans le 8 avril 2007.